

CHARLIE WAT

On  
s'est aimés  
comme  
on se quitte

SÉLECTION  
PRIX  
DES  
LECTRICES



CHARLESTON



CHARLESTON  
POCHE

CHARLIE WAT

# On s'est aimés comme on se quitte

Denis, 45 ans, est un homme triste. Englué dans ses problèmes de travail, ne sachant plus communiquer ni avec son fils ni avec son père, il voit son existence lui glisser entre les doigts. Quand il apprend par inadvertance que son ex-femme s'apprête à se remarier, il refuse de laisser passer sa chance et s'embarque dans un improbable voyage. Un périple à travers la France au bout duquel il pourrait bien trouver autre chose que ce qu'il cherchait.

*On s'est aimés comme on se quitte*, c'est l'histoire d'un homme ordinaire, bien décidé à tenter l'extraordinaire pour reconquérir l'amour de sa vie. Un roman drôle et bouleversant, une ode à l'amour et au bonheur.

**Charlie Wat** écrit des romans pour chasser le gris. Depuis *L'Amour à nu*, son premier roman, elle ne cesse de perfectionner sa recette : un cocktail d'amour et d'amitié arrosé d'une dose de bonne humeur, saupoudré d'émotions et pimenté d'un brin de folie. *On s'est aimés comme on se quitte* est son sixième roman.

Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-634-9



9 782368 126349

**8,50 euros**

Prix TTC France

Rayon :

Littérature française

  
**CHARLESTON**  
**POCHE**

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ON S'EST AIMÉS  
COMME ON SE QUITTE

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-634-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)  
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable !**  
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre  
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande atten-  
tion pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu  
de forêts gérées durablement.

Charlie Wat

ON S'EST AIMÉS  
COMME ON SE QUITTE

Roman





*« Roméo, Juliette et tous les autres  
Au fond de vos bouquins dormez en paix  
Une simple histoire comme la nôtre  
Est de celles qu'on n'écrira jamais »*

Extrait de *Salut les amoureux*,  
Interprète : Joe Dassin ;  
Auteurs : Steeve Goodman/Richelle Dassin





*Pour Loulou et Bébé, mes parents.*



1.

**D**enis était occupé à sortir ses affaires du carton lorsque Richard, son supérieur, entra sans frapper.

— Tout se passe comme tu veux ?

Pour toute réponse, Denis éternua sous l'assaut de la poussière volant dans le bureau qu'on venait de lui assigner. Un placard, au propre comme au figuré. Une poubelle en plastique rafistolée avec du Scotch ; une pendule qui ne marquait plus l'heure depuis belle lurette ; un fauteuil grinçant dont les armatures, piquetées de rouille, donnaient l'impression d'avoir effectué un très long séjour au fond d'un océan ; une moquette élimée, tachée par endroits ; un ordinateur plus épais qu'un immeuble, équipé d'un lecteur disquette obstrué d'un Post-it vert sur lequel on avait écrit : « *Out of order* », parce que c'est toujours plus clair en anglais ; une plante grasse déshydratée, ni tout à fait vivante ni tout à fait morte. Vue directe sur le parking et les conteneurs bourrés de détritrus en tout genre.

— C'est encore un peu dans son jus, mais je suis certain que tu te plairas beaucoup ici ! Il faut bien sûr que tu y mettes ta petite touche personnelle, poursuivit Richard en caressant d'une main son bouc poivre et sel taillé au cordeau et, de l'autre, le cadran de son énorme montre. Et puis, c'est provisoire, tu sais bien, juste le temps des travaux. Allez, je ne t'embête pas plus longtemps. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu n'as qu'à m'appeler.

Le regard de Denis obliqua avec perplexité vers l'antique téléphone dont le cordon, entortillé autour du combiné, évoquait une guirlande de fusilli trop cuits. Il s'étonna en silence que l'objet archaïque puisse même être raccordé au réseau.

— Oui, d'accord, murmura-t-il avant d'éternuer de nouveau.

La porte claqua derrière Richard et son costume cintré, au moment où Denis se laissait choir sur le fauteuil où s'étaient imprimées des centaines de marques de fesses.

On était loin de l'espace magnifique donnant sur le parc arboré qu'il avait occupé ces quinze dernières années. Loin des meubles design blancs et du parquet massif en bois clair. Loin de l'écran géant. Loin de la cafetière Nespresso et de ses expressos Ristretto, Gran Lungo, Hazelino et Decaffeinato.

Denis se remit à étaler sur le bureau les quelques effets personnels qu'il avait emportés. Des dossiers presque vides puisqu'on ne lui confiait plus grand-chose, une photographie où Sandrine et Ludo riaient aux éclats, une bouteille d'eau, une coupe dorée « Créatif de l'année », remportée plus de quinze ans auparavant, reliquat d'une carrière alors

à son apogée, et l'écrêteau, accroché à la porte de son ancien bureau et que Richard avait décollé :

« Denis Marhant  
Direction artistique »

Denis avait eu 45 ans. Dépassé, fané, has been. Le message était on ne peut plus clair. Place aux jeunes. Ce placard, c'était un peu son sursis. Une mise au rebut, l'air de rien, sous prétexte de travaux de rénovation.

Il pressa le bouton *ON* de l'ordinateur. Rien ne se passa. Il se leva alors en soupirant pour arroser le pauvre yucca assoiffé avec le reste de sa bouteille.

Une sonnerie retentit soudain. Denis s'empressa de décrocher. Son « Allô » se perdit dans un atchoum vigoureux.

À l'autre bout de la ligne, une respiration impatiente, une toux. La voix de Richard, enfin.

— À tes souhaits ! Bon, j'espère que t'as rien de prévu dans les jours qui viennent. Je viens d'avoir le nouveau boss des purées Patacru. C'est le fils qui a repris l'affaire, il est encore plus con que son père. Enfin bref, c'est pas la question. Ils veulent qu'on soit sur le coup de leur prochaine campagne. Plus précisément, ils veulent que ce soit toi qui sois sur le coup, vu que c'est toi qui t'étais occupé de leur campagne il y a vingt ans. Le père était tellement enchanté de votre « collaboration » qu'il refuse catégoriquement que son fils travaille avec quelqu'un d'autre. La présentation, c'est dans trois jours, pas un de plus, et c'est toi qui es à la manœuvre. Je te préviens, ça va pas être de la tarte,

c'est un gros contrat, on n'a pas le droit à l'erreur.  
Il faut que tu frappes un grand coup.

— Euh... oui..., lâcha Denis en se redressant.

— On est bien d'accord que tu es sûr de pouvoir le faire?

— Je peux le faire.

— Toute la boîte compte sur toi.

— Richard, c'est mon boulot, je peux le faire, répéta Denis en s'essuyant le nez.

— J'ai pas besoin de te préciser que c'est ta chance, Denis. Si tu rates ça, je pourrai plus rien faire pour t'éviter de pointer chez Pôle emploi. Tu sais que je suis de ton côté sur ce coup-là.

Denis s'apprêtait à répondre quand un cliquetis l'en dissuada : Richard avait déjà raccroché. Normal, Richard était un homme pressé. Il rassembla ses paumes et se frotta les lèvres de ses deux index joints, les yeux dans le vague. Les affaires reprenaient.

Denis Marhant, directeur artistique, n'était pas encore mort. Il allait leur montrer qu'il connaissait son métier et qu'il en avait encore sous le pied, n'en déplaise aux actionnaires qui n'avaient d'yeux que pour ces jeunes créateurs à peine sortis de la puberté. Lui n'avait pas besoin d'un bureau d'inspiration scandinave hors de prix pour faire le job. C'était une affaire entre lui et les purées Patacrû.

Bien sûr qu'il en était capable.

Ce contrat, il l'obtiendrait.

Il avait trois jours. C'était plus qu'il n'en fallait.

## 2.

« **M**esdames et messieurs, bonsoir. À la une aujourd'hui, l'immense grève générale qui paralyse notre pays depuis vingt-quatre heures. Plus de train, plus d'avion, opération escargot sur les autoroutes. C'est toute l'économie qui pourrait être mise à mal. Le gouvernement a tenu une réunion de crise cet après-midi... »

— Ludo, je t'ai déjà dit d'éviter de regarder deux écrans en même temps, lâcha Denis en jetant les clés sur la desserte.

Ludovic n'avait pas entendu. Il continuait à dodeliner de la tête en marmonnant un flot de paroles incompréhensibles d'où sourdait de temps en temps un juron. Denis se pencha sur son fils et souleva l'une des énormes oreillettes qui lui tenaient lieu de casque audio. Le son émanant du jeu vidéo en ligne chuinta dans tout le salon.

— Salut, mon grand !

— Putain, Papa, tu m'as fait perdre !

— Moi aussi, je suis content de te voir. T'as passé une bonne journée?

Il appuya sur la télécommande de la télévision pour mettre fin aux images de grévistes et aux commentaires alarmistes du présentateur du journal télévisé, puis déposa un baiser sur les cheveux de son fils. De son côté, le jeune garçon réajusta son casque en maugréant un « Désolé, c'est mon vieux, allez, on reprend » à un obscur interlocuteur avant de s'attaquer à l'armée de zombies qui n'en finissaient plus d'envahir l'écran de son Smartphone.

Denis pénétra dans la cuisine. Là, il leva les yeux au ciel devant la vaisselle que Ludo et ses copains n'avaient pas jugé utile de nettoyer. Il se résigna à ranger quelques ustensiles dans les tiroirs. Il disposa ensuite deux assiettes et deux verres sur la table et flanqua les plats chinois qu'il venait d'acheter dans le micro-ondes. Des effluves aigres-doux de porc au caramel et de nouilles sautées embaumèrent la cuisine.

Le minois de l'adolescent revêche et mal embouché apparut dans l'encadrement de la porte.

— Encore chinois?

Denis opina.

— Comme d'hab, quoi.

— J'ai pris des raviolis aussi. Il venait tout juste de les préparer.

— Laisse tomber, j'ai pas faim.

Sans transition, le collégien attrapa un paquet de céréales et fouilla dans le placard où étaient rangés les tasses et les mugs. Une pluie de flocons de blé au caramel et au chocolat tomba dans le bol, et à



côté. Le sachet était presque vide. Ludovic ouvrit la bouche et déversa les dernières miettes directement au fond de son gosier, avant de se servir un grand verre de soda. Après quoi, il referma le réfrigérateur avec son pied, tout comme il referma la porte de sa chambre, à l'instant même où le micro-ondes tintinnabula la fin du réchauffage.

Ludo avait toujours aimé les raviolis chinois. Pas les raviolis vapeur, non, les pékinois, ceux qui étaient frits. Denis avait voulu faire plaisir à son fils et il avait profité de ce que la boutique soit déserte pour prendre le temps de les choisir avec le plus grand soin. Mais force était de constater que c'était raté. Encore.

Il s'attabla seul. Si son fils avait été devant lui, il lui aurait demandé comment les cours se passaient, qui étaient ses potes, s'il pouvait lui apprendre à terrasser des zombies en ligne, s'il avait une petite amie. Un petit ami, peut-être.

De la musique vint percuter ses pensées. Un genre de hip-hop dont les basses semblaient n'avoir été conçues que pour rendre sourds ceux qui avaient encore la chance de les entendre. Une arme de destruction massive que cette musique-là.

Denis délaissa ses nouilles et se rendit au pas de course dans la chambre de son fils, dont la porte vibrait si fort qu'elle risquait de sortir de ses gonds d'une seconde à l'autre.

Il frappa. Pas de réponse.

— Tu peux baisser ?

Rien, à part les paroles inintelligibles et *gangsta* d'un homme manifestement en proie à un violent chat dans la gorge.

Denis insista. Sans résultat. Agacé, il tenta d'ouvrir la porte. Fermée, évidemment. Après que les vociférations de Denis se furent mêlées à celles du type enrôlé pendant de longues secondes, Ludo consentit enfin à se montrer.

— Quoi???

— Tu peux pas mettre ton casque, non ?

— Je l'ai pas.

— Tu l'as laissé dans le salon, va le chercher.

Ludo s'exécuta en soufflant d'exaspération. Un souffle ostensible, avec yeux levés au ciel, joues gonflées et toute la panoplie.

Le calme revenu, Denis débarrassa et plaça les restes du repas chinois au réfrigérateur. Il ouvrit ensuite son ordinateur portable et reprit ses réflexions là où il les avait laissées.

*Patacru, trop bon avec de la morue!*

*Il serait incongru de se priver de Patacru!*

*Patacru, turlututu.*

Il avait trois jours. Trois jours, c'était largement suffisant. Ce boulot, c'était tout ce qui lui restait, la seule chose à peu près solide dans le foutoir qu'était devenue son existence depuis le départ de sa femme.

Sandrine. Non, ne pas y penser, ce n'était pas le moment de se laisser polluer par des regrets ou des remords. Sandrine, leur divorce, sa solitude, et Ludo, qu'il ne parvenait plus à rencontrer vraiment.

*Bon, alors... Où j'en étais ? Ah oui...*

*Patacru, la purée des nouvelles recrues.*

*Préparez Patacru pour rendre jalouse votre bru. Ou, son pendant, Patacru, rendons le pouvoir aux brus!*

*Patacru, c'est patacroyable!*

Trois jours. Et pas le début d'une bonne idée.

De nouveau, les basses firent trembler les meubles et les bibelots, tout comme la voix rauque et sinistre du chanteur. Impossible de se concentrer avec ce vacarme.

Les tuyaux du chauffage résonnèrent. C'était la voisine du dessous qui, exaspérée du raffut et sans doute effrayée par les aboiements lugubres provenant des enceintes, s'échinait contre la tuyauterie, tout en beuglant depuis sa fenêtre : « C'est pas bientôt fini ce bordel? »

Son chien, un petit yorkshire qu'elle prénomma Aglaé, hurlait à la mort.

Denis referma le capot de son ordinateur en pesant, ouvrit la fenêtre et se pencha vers l'étage du dessous. La tête de la vieille dame, rouge de colère, s'encastrait dans l'embrasure, à moitié dissimulée derrière les bégonias de ses jardinières.

— Pardon, madame Larousselle, nous allons éteindre.

— Ça vaudrait mieux; autrement, j'en parle au syndic dès demain. C'est pas la première fois, hein.

— Oui, pardon, je vous promets que ça ne se reproduira plus.

— C'est pas le tout de faire des marmots, tout le monde peut le faire! Ça se tient les gosses!

Comme pour montrer son approbation, Aglaé ponctua les hurlements de sa maîtresse d'aboiements suraigus et de grognements bizarres.

Denis referma la fenêtre, bien décidé à remonter les bretelles de son fils, quand la sonnette de l'entrée grésilla. Il sursauta, en proie à une intuition désagréable.



### 3.

**D**enis coula un œil dans le judas. Son père, François, se tenait sur le seuil, un sac de voyage dans les bras.

*Manquait plus que lui.*

L'œil rivé à la lentille, Denis hésitait. Après tout, rien ne l'obligeait à ouvrir. Il n'était pas là, désolé, ça arrive parfois ; il avait une vie trépidante, un boulot, des potes, des horaires, des réunions, et là, justement, ce n'était pas de chance, mais il n'était pas là.

Alors que Denis tergiversait, la figure de François se rapprocha de l'œilleton de l'autre côté de la porte. Son œil cligna tout près. Sa bouche, collée à l'ouverture, se contorsionna soudain dans un sourire plein de dents. Denis eut un mouvement de recul. Instinctif.

— Je sais que t'es là, mon grand, je te vois, ouvre à Papa.

Denis s'exécuta en grimaçant. Il décrocha la chaîne de sécurité et entrebâilla la porte. Ni une ni deux, son père s'engouffra à l'intérieur, une forte

odeur de tabac froid dans son sillage, et flanqua son sac dans les mains de son fils.

— Didons, c'est la fiesta ici ! s'exclama-t-il en s'autorisant un pas de danse en direction du salon au son du *beat* effréné qui provenait de la chambre de Ludo. Par contre, toi, t'as toujours pas bonne mine.

— François, qu'est-ce...

— Ça fait combien de temps qu'on s'est pas vus ? Trois semaines ? un mois ? s'enquit l'homme, débonnaire.

— Huit mois.

François fronça le nez.

— Ah ? Tant que ça ? T'es sûr ?

— Je peux savoir ce que tu viens faire là, à cette heure-ci ? questionna Denis en posant le sac tout près de la porte.

François fit la moue et décocha une œillade vers une montre invisible dont ne subsistait plus qu'une ancienne trace de bronzage sur son poignet.

— Oh, ça va, t'as pas l'âge de te coucher comme les poules !

— Je sais que ça te dépasse, mais je travaille demain.

— Ah ah, t'es toujours aussi coincé ma parole.

— Je ne suis pas coinc...

— Et mon petit-fils préféré, il est où ? dans sa chambre ?

Sans attendre la réponse, François trottina jusqu'à la porte sur laquelle pendait un sens interdit.

— Ludooooo, c'est ton papi préféré ! héla-t-il.

Ludovic daigna apparaître. Ravi de voir son grand-père, l'adolescent l'embrassa sur les deux joues, tandis que l'abominable musique emplît à nouveau

tout l'appartement, poursuivant son œuvre de destruction massive des tympans. Mme Larousselle reprit évidemment son concert de tuyaux.

— On va finir par avoir des problèmes avec la voisine, s'énerva Denis, tu vas me baisser ce fichu rap tout de suite !

— C'est pas du rap ! Et mon casque n'a plus de batterie ! plaida Ludo.

— Je m'en fiche, tu baisses, un point c'est tout ! Et t'en es où de tes devoirs ?

— Wow wow, intervint François, tu devrais éviter de t'énerver comme ça. À ton âge, on n'est plus à l'abri d'une crise cardiaque.

— Ne t'en mêle pas, François !

Sonnerie à la porte. Trois coups longs et stridents. Mme Larousselle, ses rouleaux sur la tête et son affreux chien dans les bras, rongea son frein sur le seuil. Denis songea rapidement que la mère Larousselle était quand même sacrément rapide, vu qu'on entendait encore les *ding ding* dans les tuyaux. À moins qu'elle n'ait inventé un appareil capable de taper sans elle. Forcément. Ce qui permettrait d'expliquer qu'elle puisse s'égosiller à la fenêtre sans cesser de balancer des coups dans le chauffage en fonte. Ingénieuse, cette bonne femme.

Mme Larousselle arborait la même mine acerbe que son yorkshire. La même coiffure aussi. Prudent, Ludo se dissimula derrière la porte, pendant que François, se parant de son plus beau sourire, la gratifia d'un « Madaâame » obséquieux. À côté, Denis, lui, se ratatinait. La voisine grogna :

— Je vous avais prévenu, vous faites partie de ces gens à qui on peut visiblement pas faire confiance !

Les gosses, c'est pas le tout de les fabriquer. Et cette musique de zouave, à cette heure-ci, Aglaé est fragile, oui oui, absolument, on n'est pas en boîte de nuit, hein. J'aime autant vous dire que je vais pas me laisser enquiquiner la pelure comme ça, ah ça non alors. Je suis pas arrivée à mon âge pour me faire emmerder.

La pauvre Aglaé était secouée comme un prunier, au gré des mouvements d'humeur de sa maîtresse. Ainsi ballottée, sa petite langue rose se balançant dans tous les sens, elle inspirait presque de la pitié.

— Chère madame, commença François sur un ton apaisant en poussant doucement Denis sur le côté, je suis absolument navré de ce désagrément. Voyez-vous, j'ai bien peur que mon fils ici présent soit un peu dépassé par tout ça... Vous savez comment c'est... un homme sans femme, c'est un marin sans phare...

Denis n'en croyait pas ses oreilles. S'il avait été en train de boire, il aurait avalé de travers. Mais, pour le moment, il se contentait de marquer son incrédulité en écarquillant les yeux et en gonflant les joues. François, lui, poursuivait :

— ... Il a surtout besoin d'indulgence et de bienveillance pour reprendre sa vie en main. Pour Ludovic aussi, grandir sans une maman pour lui tenir la main, c'est un peu n'avoir qu'une seule jambe pour tenir debout; on claudique, on tombe souvent, mais le courage, chère madame, est de grandir malgré tout.

La mère Larousselle acquiesça, les yeux embués.

— C'est vrai, pauvre enfant, ce ne doit pas être facile...



— Ah ça non, madame, je puis vous l'assurer, ça ne l'est pas. Mais nous sommes une famille, unie comme les cinq doigts que vous voyez là. Nous nous serrons les coudes pour que les vicissitudes des adultes ne viennent pas abîmer les fondations de notre adolescent chéri.

Tandis qu'elle approuvait et marmonnait que oui, bien sûr, évidemment, naturellement, un enfant sans maman, si c'était pas malheureux, François changea de tactique et se tourna vers son petit-fils.

— Ludo, mon ange, veux-tu bien éteindre cette musique? Madame... madame?

— Larousselle... Enfin, Jeannette, ajouta-t-elle en rougissant.

— Jeannette aimerait pouvoir se reposer.

Ludo obéit, sous le regard ahuri de Denis. Alors que le silence revenait se poser comme un couvercle sur le hall d'entrée, François leva les mains et secoua la tête à la manière d'un pape, comme pour bénir la fin de cette altercation.

— Voilà, grâce à vous, nous sommes parvenus à lui faire entendre raison. Ce n'est pas un mauvais bougre, il deviendra quelqu'un de bien.

— J'en suis certaine...

— Je vous prie d'accepter mes plus plates excuses pour le dérangement.

— Oh non non, pensez, c'est rien du tout.

— Pour me faire pardonner, puis-je vous proposer de vous rapporter des croissants demain matin?

— Oh là là, mais oui, mais je...

— Alors c'est dit, chère madame, ou plutôt Jeannette, répliqua François en lui décochant un clin d'œil enjôleur. À demain, faites de doux rêves.

Quand il referma la porte, il rencontra le museau furibond de Denis.

— Bien sûr, tu ne peux pas t'empêcher de faire du gringue à la voisine ?

François afficha une expression d'innocence indignée.

— Didons, j'ai réussi à te tirer d'un mauvais pas, tu vas pas te plaindre en plus ? J'te rappelle qu'elle menaçait d'appeler les flics.

— Oui, bon... Tu ne m'as pas répondu tout à l'heure, qu'est-ce que tu fiches là ?

— Je suis venu dire bonjour. C'est pas interdit de rendre visite à son fils préféré, si ?

— Même si tu as eu souvent tendance à l'oublier ces trente-cinq dernières années, je suis ton seul fils.

— Raison de plus pour que tu sois le préféré.

Denis désigna le sac noir avachi dans le couloir.

— Et ça ? c'est pour quoi ?

— Ah ça ? Ce sont... mes affaires.

— Tes affaires ? s'étrangla Denis. Mais pour quoi faire ?

— Écoute, Dédé...

— Ne m'appelle pas comme ça.

— Bon, écoute, fiston, reprit François en lissant l'un de ses sourcils, je suis un peu dans la merde là...

Denis n'aimait pas ça, il se méfiait. Son père était du genre à toujours se mettre dans des situations impossibles. Un gamin attardé, au sens des responsabilités inexistant.

— Me regarde pas comme ça, plaïda le père. C'est Évelyne, elle m'a fichu dehors.

— Évelyne ?

— Ma copine. Trop soupe au lait, je la sentais pas trop, j'aurais dû me méfier.

— C'était pas Louise ?

— Louise, c'était avant. Enfin, bref, j'ai besoin de ton canapé, disons, quoi, un jour ou deux. Une petite semaine à la limite, tu vois, le temps que je me refasse. J'aurais bien une copine du côté de Metz qui serait prête à me dépanner, mais là, avec cette foutue grève, y a pas moyen de bouger.

— Y a des hôtels très bien dans Paris, riposta Denis.

— Sauf que j'ai pas un radis. Qu'est-ce que tu veux, ça m'apprendra à être trop altruiste.

— Ou trop panier percé.

— Les femmes, j'ai jamais su faire autrement que les gâter, que veux-tu... Dis, tu vas tout de même pas laisser ton vieux père à la rue ? Je t'ai fabriqué un cœur, là-dedans, pas vrai ?

— Écoute, François, j'ai trois jours pour préparer un dossier super important. Alors, s'il te plaît, au moins pendant trois jours, tu te tiens à carreau.

François jura, la main sur le cœur, avec l'air angélique d'un chaton tombé du ciel.

— Enfin, fiston, voyons, pour qui me prends-tu ?

Pour un homme incapable de rester tranquille plus de cinq minutes, un homme abonné aux catastrophes et qui a un talent inné pour les plans foireux.

*Enfin, fiston, voyons, pour qui me prends-tu ?*

Denis gardait un souvenir cuisant de la dernière apparition de son père. Une journée à la maison lui avait suffi pour causer deux départs d'incendie, une gigantesque inondation, une fête qui avait réuni